LE MUTILÉ

CARLO SALVANI

Théatre d'Edmond Picard en ordre systématique

Discours sur le Renouveau au Théatre.

Désespérance de Faust, Prologue pour le théâtre en 1 acte, en vers. — Frontispice d'Odilon Redon, gravé par Louise Danse.

La Joyeuse Entrée de Charles-le-Téméraire, Drame historique en 7 tableaux. — Frontispice par Louise Danse d'après un portrait du Téméraire.

Jéricho, Comédie-drame en 3 actes.

Fatigue de Vivre, Comédie-drame en 4 actes.

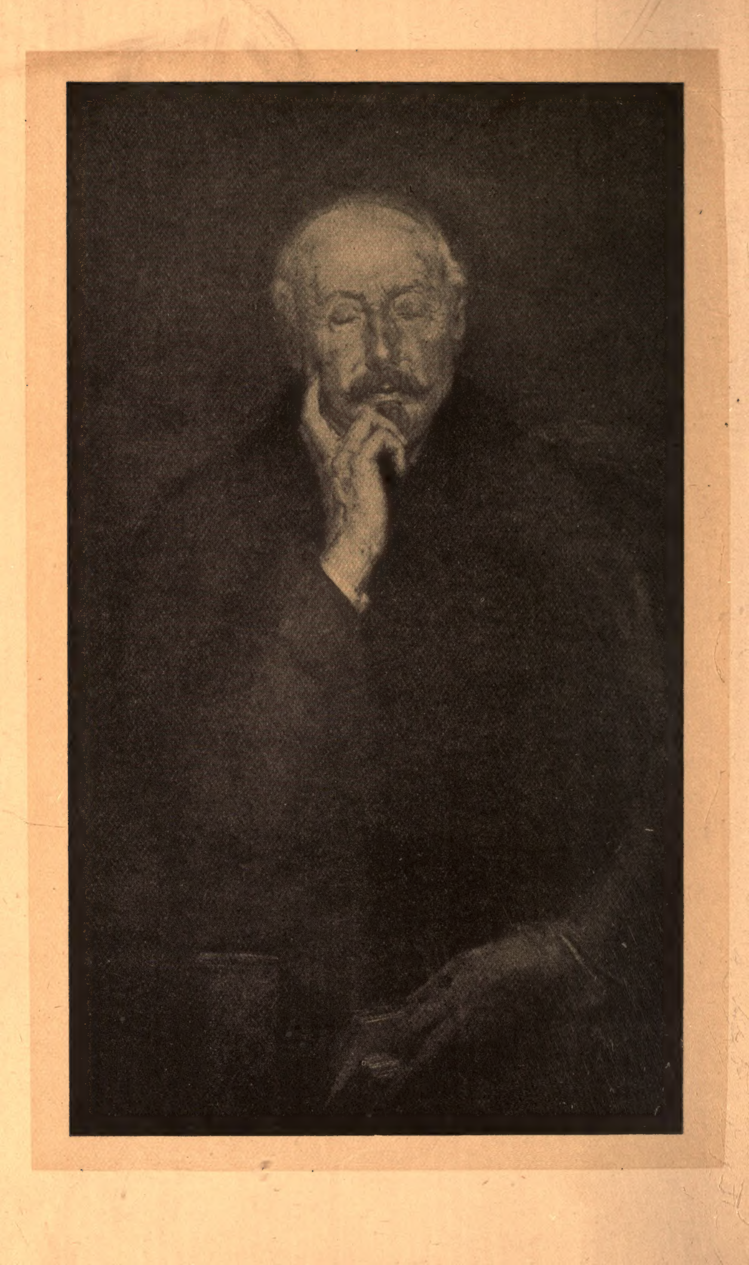
Psukè, Dialogue pour le théâtre en 1 acte. — Frontispice par Louise Danse.

Le Juré, Monodrame en 5 actes. — Préface sur le *Monodrame*, et sur le *Fantastique réel.* — Frontispice d'Odilon Redon, gravé par Louise Danse.

Ambidextre Journaliste, Comédie-drame en cinq époques. — Frontispice par Louise Danse. — Prix triennal belge de Littérature dramatique.

Trimouillat et Méliodon ou La Divine Amitié! Vaudeville satirique en 1 acte. — Deux illustrations en couleurs d'Henry Degroux.

Le Mutilé (Carlo Salvani), Comédie-drame en 4 actes.— Adaptation au Théatre d'Idée du drame Italien Il Cieco, de Francesco Bernardini.



EDMOND PICARD

LE MUTILÉ

(CARLO SALVANI)

Comédie-drame en quatre actes

Adaptation au THÉATRE D'IDÉE du Drame italien

IL CIECO

de FRANCESCO BERNARDINI



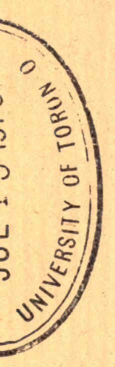
BRUXELLES

Veuve FERD. LARCIER, Éditeur

26-28, Rue des Minimes

—

1907


UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT

Ceci est un nouvel essai de ce que j'ai nommé LE THÉATRE D'IDÉE.

J'entends par cette désignation, nouvelle bien que la chose désignée soit ancienne, la mise à la scène d'un phénomène ou d'une généralité sociale, par opposition à la simple *anecdote*, au « fait-divers », n'engageant qu'une aventure isolée.

On sait que cette dernière manière est, presque uniquement, celle des dramaturges parisiens actuels, préoccupés d'amuser les auditeurs non de les induire à penser, visant plus à faire bonne recette qu'à faire du bel Art.

Le Théâtre d'Idée n'est pas le Théâtre à Thèse. L'aurai-je assez fait remarquer! On n'y conférencie, on n'y plaide pas. On y fait saillir par des touches, des accents appropriés, ce qu'il y a de profond, d'universel dans

l'épisode traité, point de vue dont le Théâtre d'anecdote ne se doute pas.

*
* *

Dans mes pièces antérieures, dont ci-dessus la liste, j'ai tenté de réaliser cette conception en des formes et à des points de vue variés, destinés à montrer à mes compatriotes quelles ressources scéniques on peut trouver dans notre milieu national, dans notre histoire, dans notre conception belge de la Littérature.

La témérité et l'« excentricité » de ces efforts ont déconcerté les journalistes-ambidextres dont les caractéristiques sont de patauger dans une ignorance encyclopédique et de bavarder sur les œuvres sans les avoir lues.

Autant en emporte le vent de leur sottise, de leur légèreté et de leur suffisance.

*
* *

J'ai voulu ajouter à ces essais et à ces exemples plus ou moins réussis,

l'adaptation des principes du Théâtre d'Idée *à une pièce étrangère.*

L'AVEUGLE de Bernardini m'a séduit par le pathétique et les ressources scéniques de son sujet.

L'auteur italien a traité celui-ci en aventure individuelle : le malheur spécial *à un aveugle*, — donc en « anecdote » dramatique.

Je me suis efforcé de l'élargir aux proportions du malheur de tous ceux à qui une infirmité incurable inflige une mutilation grave s'accompagnant d'une sorte de déchéance, d'un amoindrissement vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, aboutissant au découragement, à une mélancolie soupçonneuse et sombre, tristement illustrés par de grands faits historiques : Beethoven devenu sourd, Rubens paralysé des mains, Baudelaire frappé d'aphonie, Michel-Ange privé de la vue, Byron boiteux de naissance, Maupassant subissant une lente et désolante anémie cérébrale. LES MUTILÉS!

*
* *

On conçoit quelle modification du texte italien devait m'imposer cette visée spéciale.

Si j'ai conservé la belle donnée foncière de Bernardini, et, en général, la marche de son œuvre, je n'ai pas utilisé dix lignes de son texte.

J'ai aussi supprimé ce qui m'a paru trop particulier à la vie banale et bourgeoise, et évité les épisodes de réalisme qui m'ont semblé vulgaires.

Peut-être que la comparaison des deux textes suffira à faire comprendre aux récalcitrants la transformation radicale qui dérive du fait de traiter le même sujet non plus en anecdote mais en idée.

D'autre part, j'ai dédaigné les habiletés conventionnelles familières aux dramaturges de mentalité et d'habileté inférieures qu'on nomme, par antiphrase apparemment, « les gens du métier ».

*
* *

J'ai, enfin, saisi une occasion de montrer que si je me suis posé, depuis

longtemps, en adversaire déclaré de ce que j'ai nommé l'INÉVITABLE *adultère*, thème devenu obsédant des pièces parisiennes, je sais trop son existence dans la vie pour prétendre l'écarter *toujours*, ainsi que l'ont allégué, sans avoir lu ce que j'ai écrit maintes fois à ce sujet, les ambidextres que je typais ci-dessus.

*
* *

Ceci dit, j'attendrai pour savoir ce que vaut mon *Mutilé*, comme je l'attends pour mes autres pièces, que le public soit guéri des habitudes de polissonnerie et de frivolité que lui a données l'art théâtral pratiqué, sauf honorable et belle exception, à Paris, la Grand' Ville désormais non plus française mais cosmopolite, et que « la Critique journalistique » ne soit plus simplement de la réclame, de la camaraderie, ou de la rancune basse, jalouse et haineuse.

EDMOND PICARD.

1-3 Janvier 1907.

PERSONNAGES

LE MUTILÉ : CARLO SALVANI, 30 ans, puis 35.
L'ÉPOUSE : CALIXTE, 22 ans, puis 27.
L'AMANT : OLIVIER, 25 ans, puis 30.

LE PÈRE
LA MÈRE } de l'Epouse.

L'AMIE : THÉRÈSE, 19 ans, puis 24.

UN INTENDANT.
LA FEMME DE CHAMBRE.
UN VALET DE PIED.

Chez les Européo-Américains au commencement du XXe siècle.

DÉCOR DES QUATRE ACTES

Le Hall d'une habitation mondaine entourée d'un parc; grande porte d'entrée au fond, sur le parc; de chaque côté une haute fenêtre; en retour à l'arrière-plan deux portes garnies de portières, celle de gauche donnant sur la salle à manger, celle de droite sur une chambre à coucher; à droite, vers la salle, cheminée; fauteuils, tables, sofas, ameublement riche.

Entre le 1er et le 2e acte, cinq années; six mois entre le 2e et le 3e; quelques jours entre les deux derniers.

Préludes musicaux à chaque acte.

ACTE PREMIER

SCÈNE Ire

OLIVIER, costume très élégant, pelisse, entre par le fond, introduit par un valet de pied.

LE VALET, avançant un fauteuil.

Je vais avertir Monsieur. Il est dans son cabinet de travail.

OLIVIER

Dites que j'ai des nouvelles de Monsieur Carlo Salvani. (Il s'assied et se découvre. Le domestique sort; attente.)

LE PÈRE, entrant vivement par la gauche, va à Olivier qui se lève.

Eh! bien, quoi de neuf sur notre voyageur, notre malade?

OLIVIER

Il revient, il va arriver, il arrive. A peine ai-je le temps de vous avertir et d'aller à la gare.

LE PÈRE

Une dépêche?

OLIVIER

Non, une lettre en retard.

LE PÈRE, anxieux.

Et ses yeux?

OLIVIER

Rien au sujet de ses yeux. Des mots laconiques annonçant son retour et l'heure.

LE PÈRE

Rien de ses yeux? Le principal pourtant. C'est mauvais signe. Voyage manqué alors. Ah! la chasse inutile pour trouver le médecin qui guérit. Autant valent les pèlerinages et leurs superstitions.

OLIVIER

Ne supposons ni le mal, ni le bien. A quoi sert? Avant une heure nous serons fixés.

LE PÈRE

On n'est pas maître de ne rien supposer; l'esprit nous mène où il veut. Je pense à Calixte, ma fille, sa fiancée. Elle me semblait si harmonieuse l'union de ces deux êtres à claire intelligence et à âmes passionnées. Quels beaux artistes pour faire du bonheur que ces cœurs ardents et fiers!

OLIVIER

Trop ardents peut-être. Ce Sicilien, un peu farouche, parfois inquiète. Il y a en lui du sang meurtrier des Sarrazins qui jadis dominèrent en son île. Son accent italien a le coloris des pampres de l'Etna.

LE PÈRE

C'est un mâle. (Moqueur.) Vous êtes un peu efféminé, vous, mon élégant ami.

OLIVIER, avec désinvolture.

A chacun sa manière, donnée par la Nature. La mienne ne m'a jamais desservi,... auprès des dames surtout.

LE PÈRE

Fanfaron. Mais voici ma fille.

SCÈNE II

CALIXTE, entrant précipitamment par la porte du fond avec sa mère et Thérèse.

Est-ce vrai? Des nouvelles de Carlo? Quoi, quoi, quoi?

LE PÈRE

Tu vas le revoir presque sur l'heure.

LA MÈRE

Quelle heureuse surprise!

OLIVIER

Oui, il m'a écrit, il est en route, il est proche, je vais à sa rencontre. Excusez-moi. Je vous le ramène. A tantôt. (A Thérèse, cérémonieusement railleur.) Mademoiselle Thérèse, je suis toujours votre fervent et malchanceux admirateur (Thérèse, dédaigneuse, se détourne sans répondre.)

SCÈNE III

CALIXTE

Pas aimable pour ton futur, tu sais, Thérèse.

THÉRÈSE

Mon futur, mon futur, ça te plaît à dire. Il ne l'est pas tant que ça.

CALIXTE

Mais il t'aime passionnément.

THÉRÈSE

Moi? Il m'ennuie avec ses airs conquérants et ses allures de don Juan. Je préfère ton mélancolique Carlo.

CALIXTE

Ah! tant pis pour toi, il est à moi et je le retiens. Oh! le cher, grave et doux ami!

LE PÈRE

Il y en aura pour tout le monde. A gentilles femmes les amoureux ne manquent jamais. Spécialement quant on est coquette comme vous, Thérèse. Mais laissez-nous. J'ai à causer avec la Mère de l'arrivée du voyageur. (Calixte et Thérèse sortent.)

SCÈNE IV

LA MÈRE, interrogative.

Le mariage, n'est-ce pas ?

LE PÈRE

Oui ! Je suis plein d'appréhension. Ce mariage ne peut être prochain. Ce mariage vraisemblablement ne se fera pas.

LA MÈRE

Ne se fera pas ? Et pourquoi,

LE PÈRE

Les yeux, les yeux, les yeux de Carlo.

LA MÈRE

Est-ce qu'Olivier t'a dit qu'ils allaient plus mal ?

LE PÈRE

Non. Il n'en sait probablement rien. Mais informé ou non, son attitude m'a troublé. Malgré sa légèreté il m'a semblé frappé lui-même.

Si ce coup doit nous atteindre, il faut savoir quelle attitude prendre.

LA MÈRE

Mais nous avons le temps.

LE PÈRE

Non, non. Avec le caractère de Calixte il faut se méfier, il faut être prêt. Exaltée comme nous la connaissons, elle est capable de résolutions subites et irrévocables.

LA MÈRE

Et que penses-tu !

LE PÈRE

Je pense qu'on n'épouse pas un aveugle quand on est jeune, belle, riche, vivante comme cette séduisante fille. On peut se transformer en Antigone pour un père, mais pour un mari à prendre ça ne s'est guère vu.

LA MÈRE

Alors tu es d'avis qu'il faut l'empêcher ?

LE PÈRE

Évidemment. Ce serait l'enchaîner à une épave. Que veux-tu que devienne ce savant, ce chercheur, cet expérimentateur, s'il n'y voit plus ? C'est un pianiste à qui on aurait coupé les mains. Un mutilé condamné à l'immobilité ou à une sorte de somnambulisme divaguant.

LA MÈRE

C'est vrai ! Et avoir toujours devant soi des yeux morts. Regarder des yeux morts alors que c'est là que nous cherchons la vie. Quel malheur ! Maudite soit cette explosion de laboratoire qui l'a ainsi ravagé. Lui si vaillant, si généreux, si travailleur, jadis si beau d'espérance. Et elle qui l'aime comme on aime un héros. J'en suis à envier la frivole Thérèse et son futil poursuivant.

LE PÈRE

Cet Olivier n'a-t-il pas tenté d'obtenir Calixte ?

LA MÈRE

Oui. Il ne s'interrompt pas dans son rôle de séducteur. Mais l'intrépide ne l'a pas trouvé à sa mesure.

LE PÈRE

Oh! sinistres farces du Destin! On croirait que le Monde est dirigé tantôt par un génie sublime, tantôt par un affreux persécuteur ou par un crétin.

SCÈNE V

CALIXTE, au dehors.

Les voilà! Les voilà! On peut entrer, n'est-ce pas? (Elle et Thérèse font irruption par la gauche et courent à la porte du fond. Après un temps apparaît Carlo au bras d'Olivier, la marche hésitante; il a des lunettes fumées. L'Intendant les suit.)

CALIXTE, se jetant sur lui avec effusion.

Carlo! Mon Carlo! Quelle joie de te revoir!

CARLO, gravement.

Ma chère aimée!

LE PÈRE, lui prenant la main.

Sois le bienvenu.

LA MÈRE

Pauvre ami, combien ce long voyage par ce dur hiver a dû être pénible!

CARLO, soupirant.

Salut à tous! A toi surtout, Calixte. Ce n'est point l'hiver, ou son gel, ou sa neige qui m'ont été pénibles. C'est le brouillard de mes yeux. Aide-moi, Olivier. (Il ôte lentement sa pelisse et se découvre la tête. Attitude rigide d'homme qui ne voit pas.)

CALIXTE, anxieuse.

Tu vas mieux, tu vois mieux n'est-ce pas? Que t'ont dit ces médecins fameux?

CARLO

Ce que m'ont dit les médecins les plus humbles. Dans toutes leurs phrases sonnait lamentablement le mot « Peut-être ».

CALIXTE, qui le tient toujours.

Pourquoi depuis un mois ne m'as-tu plus écrit? Ah! que ce fut long!

CARLO, lentement.

Est-ce vraiment un mois? Je croyais que

c'était plus. Ce fut (appuyant sur les mots), *peut-être*, plus long pour mon âme que pour la tienne.

LA MÈRE, qui remarque son immobilité et sa tristesse.

Mais il a froid, il doit avoir faim. Il est engourdi. Calixte, lâche-le et sers-lui un cordial.

CALIXTE

Aide-moi, Thérèse. Il y a là des flacons. Un grand verre de Chartreuse le remettra. (Elles vont et reviennent avec un plateau. Calixte verse.) Tiens, ami, prends de ma main, qui déjà est à toi, et bois ce premier breuvage au bonheur de ton retour.

CARLO étend la main en tâtonnant.

Où...? Ici...? Est-ce ici?

THÉRÈSE, guidant sa main.

Non, là, plus à gauche... (Attente). Ça y est.

CARLO, levant son verre.

A votre santé! A votre bonne santé. (Il promène sur eux ses yeux et son verre. Soupirant) Et à la mienne aussi. Ça servira à quelque chose, *peut-être*.

LA MÈRE

Que tu es singulier, Carlo. On dirait que tu joues un rôle, un rôle qui effraie. Comment vas-tu? Parle, parle clairement.

LE PÈRE

Oui. Comment vas-tu? Cesse ces gestes et ces paroles énigmatiques. Comment vas-tu?

CARLO

Clairement. Voilà un mot qui est à propos. Je vais parler clairement. (Brutalement.) Eh! bien, ça y est, comme disait tantôt Thérèse (Criant.) Je ne vois plus! Je ne verrai jamais plus!

TOUS, avec horreur.

Oh!

CARLO, tâtonnant.

Un siège, un siège, où y a-t-il un siège?

CALIXTE, fiévreusement.

Cruel, que dis-tu? Tu railles, n'est-ce pas? Tu veux me désespérer pour, dans un instant, rendre ma joie plus intense. (A l'Intendant.) Vous qui l'avez suivi, aidé dans ce long voyage, parlez, parlez, rassurez-nous.

L'INTENDANT, hésitant.

Je ne sais que ceci, c'est que depuis un mois, depuis qu'il n'a plus écrit à Mademoiselle, en toutes choses j'ai dû le conduire comme un enfant. La lettre annonçant son retour, il me l'a dictée.

OLIVIER

En effet, ce n'est pas son écriture.

LE PÈRE

Mais les médecins, les médecins qu'ont-ils dit? En supposant qu'ils sachent ce qu'ils disent?

L'INTENDANT faisant un geste signifiant : plus rien à espérer.

C'est ainsi!

CARLO, dans un fauteuil; Calixte s'agenouille et lui tient les mains.

Je devine. Oui, c'est ainsi! Mais vous n'avez pas encore vu mes yeux, ces misérables yeux qui ne sont plus des yeux. (Il arrache ses lunettes.) Tenez! Regardez vous autres celui qui ne sait plus regarder.

TOUS

Oh! misère, misère, quel aspect funèbre!

CALIXTE

Tes yeux, tes yeux que j'aimais! tes yeux dont l'éclat caressant et profond m'ont séduite! tes yeux qui reflétaient les miens comme une eau limpide et magique! Plus rien que des miroirs ternis, que des flammes mortes!

CARLO

Depuis trois mois, j'agonise. Est-ce trois mois, ou trois ans, ou trois siècles! (Sarcastique.) Oh! la bonne mère Nature qui rend si long le temps où l'on souffre, et si court le temps où l'on est heureux! Oh! la belle harmonie du Monde et l'évidente nécessité du Mal pour que tout aille bien au gré des puissances infinies! Peu à peu je l'ai senti venir, l'horrible vérité, à pas sournois d'assassin. Il paraît qu'il importait à l'ordre universel que Carlo Salvani, le jeune chimiste déjà célèbre, devint aveugle, au meilleur de son âge et de ses travaux. Ne demandez pas pourquoi. On ne le sait pas, on ne le saura jamais. Mais cela importait, cela importait absolument.

CALIXTE

Carlo, Carlo, ne te moques pas ainsi. Tes paroles sont pires que des blasphèmes et des malédictions. S'il est encore un espoir dans les

forces mystérieuses qui nous oppriment n'en détruis pas la miséricorde en les outrageant.

CARLO

« O nuage exécrable de ma nuit qui m'as envahi lamentable, invincible, irrémédiable! Il vaudrait mieux pour moi ne plus être que de vivre aveugle. » Je ne crois plus à rien, à rien. Mon malheur est trop stupide. (Sombre.) Il me vient des idées de narguer le Sort... en me tuant. Ne pas être né vaut mieux que tout. Le meilleur, après cela, est de rentrer dans le néant d'où l'on est sorti.

LA MÈRE

Mais est-ce certain? Y a-t-il rien d'irréparable? Quand tu fixes, comme maintenant, sur moi tes orbites, il me semble que tu me vois à travers le tulle de tes prunelles.

CARLO, avec exaltation.

Voir? Vous voir, là, vous tous que je sens autour de moi et que j'entends, car au moins on m'a laissé l'ouïe? Non, je ne vous vois pas. Des ombres dans les ténèbres. Vous doutez? Menez-moi à la fenêtre, ouvrez la fenêtre, mettez-moi en présence de la lumière, du grand jour, du soleil. (Il se dresse.) Menez-moi, vous

dis-je. Calixte, mène-moi. (Ils vont tous vers la fenêtre du fond à gauche.) Ouvrez, ouvrez. Je veux que rien ne manque à l'expérience. (On ouvre.) C'est bien, je sens l'air vif de l'hiver, l'air pur et vif. O douce lumière qui était à moi autrefois! Il y a de la neige, n'est-ce pas, de la neige très blanche qu'un myope distinguerait au bout de l'horizon. Il y a du soleil, j'en éprouve la tiédeur, du soleil clair, charmant, brillant que vous ne sauriez regarder en face sans cligner les paupières. Eh bien pour moi, il n'y a plus ni neige éclatante, ni soleil, il n'y aura plus jamais de soleil!

CALIXTE

Oh! tais-toi, tais-toi! Tu me déchires le cœur. Et je souffre plus encore de sentir le tien déchiré.

CARLO

Ah! c'est vrai, tu es là, ma colombe. Je l'oubliais. (La tâtant.) Tu es là, toi aussi mon soleil, toi qui fus l'astre de ma vie. Près de toi, voir c'était adorer. Toi aussi, je ne te verrai jamais plus, ô Destinée brigande! (On le ramène à son fauteuil. Thérèse cherche à lui remettre ses lunettes.) Qu'est-ce? Mes lunettes? Mais c'est un mensonge, un dérisoire mensonge. (Ricanant.) Que chacun me sache bien et dûment aveugle, aveugle de première qualité, aveugle authentique. (Arrachant les lunettes et les jetant furieusement

à la muraille.) Voilà le cas que je fais de cet oripeau grotesque. (Stupeur et silence.) Calixte, ici, regarde-moi en plein. Dis-moi si tu me regardes en plein.

CALIXTE, le regardant fixement.

Oui, oui, en plein, comme si je voulais te faire entrer mes yeux dans le visage pour y remplacer les tiens. Oh ! que ne le puis-je à l'instant !

CARLO, grave.

Nous avons un compte à régler.

CALIXTE

Un compte?

CARLO

Nous nous sommes aimés, Calixte, quand j'avais des yeux vivants et non pas des yeux morts. Nous nous sommes aimés quand je n'étais pas un mutilé, et nous nous sommes promis l'un à l'autre comme si nous étions les maîtres de nos fragiles existences. Des paroles, des serments, des baisers même, j'ose m'en souvenir, ont attesté et sacré ces espérances et confondu le présent dont nous étions sûrs avec l'avenir dont nous ne savions rien. Alors nous étions aveugles tous les deux car nous ne voyions pas le malheur qui, pourtant, appro-

chait à pas criminels. Tu voulais épouser un homme intact. Je ne le suis plus. Je ne veux pas te faire don de mon misérable corps. (Solennel) Je te rends ta parole.

CALIXTE, avec emportement.

Que fait à l'âme l'existence ou la destruction des yeux? C'est ton âme que j'aimais. C'est ton âme que j'aime encore. Je verrai pour moi et pour toi. Je te préfère aveugle : tu ne me verras pas me faner et vieillir. Tu ne verras pas mes rides. Tu ne verras pas mes cheveux blancs.

LE PÈRE

Ma fille, ne t'exalte pas. La générosité est une fleur passagère. Crains les regrets qui suivent les ivresses. Il a raison.

LA MÈRE

Il a raison. La Vie n'est pas faite de dévouement. C'est un sentiment trop fort pour supporter la durée. La constance se nourrit de moyenne mesure.

CALIXTE

Le malheur le frappe, je veux être sa compagne de malheur !

CARLO

Tu es en ce moment une héroïne, mais qui, jamais, sut tenir toujours le rôle d'une héroïne?

CALIXTE

A la douleur de te savoir aveugle sur le monde, tu ajoutes pour moi la douleur de te voir aveugle sur mon amour.

LE PÈRE

Réfléchis, réfléchis!

CALIXTE, de plus en plus exaltée.

C'est tout réfléchi. Il ne s'agit pas de réfléchir. Vous ne m'empêcherez pas de disposer de ma vie. Quelle honte de l'abandonner dans la catastrophe qui l'atteint! Que vaudrait mon amour s'il devait disparaître au premier souffle de son infortune? C'eût été moi, alors, et non lui que j'aurais aimé.

LA MÈRE

Réfléchis, réfléchis!

CARLO

Tu ne sais pas ce que tu fais, ô généreuse, ô insensée!

CALIXTE

Jamais la générosité ne fut démence, surtout quand elle a pour source l'amour. Mon cœur n'a pas changé. (Se reprenant.) Si, il a changé : je t'aime davantage, je me sens plus ardente à me sacrifier pour toi.

LE PÈRE

Qui se sacrifie ne sut jamais se sacrifier longtemps.

CALIXTE

Je veux essayer de démentir ces visions amères. Elles sont faites pour des cœurs autres que le mien. Je veux savourer la douceur de changer en plaisir ce prétendu sacrifice. Je n'ai qu'une seule parole. Je l'ai donnée. A qui l'a obtenue, jamais je ne veux la reprendre. Comme le déshonneur il convient que l'honneur soit irrévocable.

CARLO

O femme, à l'âme surhumaine! O victime des ivresses qui nous soulèvent au-dessus des réalités! Ange resplendissant qui m'enlève la force de refuser ton immolation et ton culte! Fasse le Sort que jamais les nuées grises des

regrets n'obscurcissent les cieux où maintenant tu voles et m'entraînes avec Toi! Olivier, emmènes-moi. Que de nouveau tes mains deviennent mes yeux. Laissons retomber l'éruption de ses rêves et de ses illusions. (Il se lève.) Adieu! Jamais quand j'avais mes yeux je ne la vis si belle. Jamais quand j'avais mes yeux je ne fus ému par de plus beaux paysages. Adieu! (Il se dirige vers la porte du fond, guidé par Olivier.)

CALIXTE

A bientôt! A bientôt! Au revoir! Au revoir dans tes bras, sur ton cœur!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

CINQ ANS APRÈS

Même décor, mais ameublement plus moderne, plus artiste. Un piano.

SCÈNE VI

OLIVIER, entrant par le fond avec un bouquet, à Carlo assis.

Heureuse fête! cher et constant ami. Madame Calixte n'est pas visible?

CARLO

Votre souhait est le bien venu. Calixte est là, dans sa chambre, à achever sa toilette. Vous arrivez le premier de nos invités.

OLIVIER, à Calixte qui entre par la porte de droite; riche toilette rose décolletée.

Heureuse fête! belle et chère madame. Dai-

gnez accepter ces fleurs, emblème de votre beauté et de mon affection vive et respectueuse.

CALIXTE

Elles sont éblouissantes. Merci. Et quel parfum. Merci! Merci! (Elle lui donne la main qu'il baise. Il regarde Calixte avec admiration).

CALIXTE

Qu'avez-vous à regarder ainsi ma robe ?

OLIVIER

C'est vous... et votre robe. Elle vous pare superbement. Elle vous fait paraître comme une fleur dans sa riche corolle. Il semble que par sa délicate et riante couleur, par la grâce de sa coupe et de ses plis, elle fête joyeusement et amoureusement ce jour, le cinquième anniversaire de votre mariage. Quelle chose bizarre que cette inséparabilité, pour le charme, d'une femme et de sa toilette!

CARLO

Misère à moi qui n'en sais rien que la description!

CALIXTE

Tu en es peut-être plus heureux. Le goût d'Olivier n'est pas infaillible. Qui sait ce que tu penserais si tu me voyais? Quelle chance pour moi d'apparaître toujours belle dans ton imagination d'artiste!

CARLO, à demi-voix.

Pas rien que les créations de mon imagination, chérie. Mes oreilles, mes mains, le parfum de ton corps, le goût de ta chair.

CALIXTE, à demi-voix.

Chut! monsieur mon mari. (Très près.) Mon amant.

OLIVIER

Peut-on, sans indiscrétion, Carlo, te dire que ta femme ne fut jamais plus séduisante?

CARLO

Mais oui. Je ne déteste pas de la voir par les yeux des autres. Depuis cinq ans je m'alimente de ces constatations complimenteuses. Je me la figure en un épanouissement magnifique. — Mais dis, Calixte, tes parents se font attendre.

CALIXTE

Pense, trois heures de voiture de leur villa ici. Pourquoi, comme nous le désirions, n'ont-ils pas continué à habiter avec nous cet hôtel ? Les braves aimés, qui ont préféré nous le donner en cadeau de noces.

OLIVIER, sentencieux.

En gens d'expérience ils ont compris que l'absence et la distance sont favorables aux affections. Presque toujours celles-ci vivent de privations et meurent de nourriture.

CALIXTE, attentive.

Il me semble que j'entends leur voiture.

CARLO

Non, car je n'entends rien. L'aveugle a l'ouïe fine. Mieux que ça : je te reconnais à ton parfum, Calixte. Olivier parlait de ta robe. Viens ici. (Il palpe l'étoffe.) C'est la rose, n'est-ce pas? Il m'a suffi de la toucher. J'ai des yeux au bout de mes doigts. Quand je te touche, il me semble que je te vois encore.

OLIVIER

Te voilà étrangement clairvoyant quoique

aveugle. Il n'est pas besoin d'avoir des yeux pour voir comment va le monde.

CARLO

C'est une compensation. Ah! combien insuffisante! Je me complais à ces raffinements de sensations. Les chiens de chasse, les sauvages doivent en avoir d'analogues. Nos cinq sens se gâtent les uns les autres. Ils deviennent paresseux à force de s'aider. N'importe, combien je les préfère amoindris mais intacts.

OLIVIER

Quelle chaleur par cette soirée d'été! Permettez au célibataire et au parasite que je suis d'aller fumer un cigare au jardin en attendant le dîner et l'arrivée de vos hôtes.

CALIXTE, moqueuse.

Allez, allez. Vous m'avez assez complimentée pour mériter de reprendre haleine. La dame puis le cigare, le cigare puis la dame : c'est très bien cette succession de sensualités.

OLIVIER

Ah! si j'osais vous dire quelle est celle que je préfère! A tantôt. (Il sort.)

SCÈNE VII

CARLO

Anniversaire de notre mariage ! Anniversaire de joie et de tristesse. Anniversaire du jour où tu me pris infirme, comme une statue mutilée dont on aime les restes avec le regret incurable de ce qu'on ne retrouvera pas.

CALIXTE

Quelles sombres paroles pour cette fête.

CARLO

Je ne puis me faire à ces ténèbres qui ne s'interrompent pas d'être des ténèbres. Il semble qu'elles s'épaississent encore à ces dates d'événements heureux. Une vie factice est devenue pour moi la seule réalité. J'ai le ressentiment de ce que je suis comparé à ce que j'aurais pu être.

CALIXTE

Ne te consoleras-tu donc jamais?

CARLO

Et toi? Et toi? Que ce soit par compassion pour mon sort ou par regret du tien, tu sens,

n'est-ce pas, que je devine ta mélancolie? Et sais-je même toutes les pensées qui tournent en toi pareilles à un vol d'oiseaux funèbres ?

CALIXTE

Tais-toi. N'essaie pas d'analyser ces rêveries affligeantes, pareil à un blessé qui tourmenterait sa blessure. Il faut se résigner à l'Inévitable.

CARLO

Je connais ces paroles et ces philosophies. Oui, tout n'est qu'approximatif dans la vie. Il faudrait l'admettre après l'avoir compris. Mais il y a en nous un besoin incompressible qui nous fait regretter la perfection même quand nous la savons impossible.

CALIXTE

Ne m'as-tu pas, peut-être, plus complètement que si tu me voyais?

CARLO

Ce n'est pas toi seulement, mais la Nature entière que je voudrais pouvoir contempler et savourer encore, les champs, les fleurs, les nuages, les eaux limpides, le sein fertile de la terre nourricière, le Ciel. Je me sens affreusement exilé de ces pays de beauté douce ou tra-

gique. Et mes travaux interrompus, mes recherches, ma vocation brisée, mon inutilité dans cette ruche sociale en activité constante et formidable. Mais toi, toi surtout, pour moi invisible, flottante en tes contours quoique j'en dise, fantomatique..

CALIXTE

Mais tu m'as, te dis-je, tu m'as, seul tu m'as. Tes oreilles m'entendent, tes lèvres me savourent, tes bras m'enlacent. Seuls de tes sens, tes yeux ne me goûtent pas.

CARLO

Oh ! si tu savais ce que cette privation affaiblit et corrompt le reste ! Regarder ton visage ! (Plus bas). Le regarder surtout quand je te possède, quand l'amant, plongeant dans les yeux de sa maîtresse, y dévore, en ses aspects délirants, l'ivresse de la volupté qui va s'épanouir en sa péroraison émouvante.

CALIXTE, souriant.

Veux-tu te taire, grand fou.

CARLO, continuant.

Pour moi, rien de ce spectacle ! Pire que cela. Écoute. Alors parfois m'apparaissent, œuvre du

démon, les visages d'autres femmes que je vis ainsi mourantes au temps où j'avais des yeux. Alors, à la volupté dont tu es la source divine et inépuisable se mêlent une honte et une injustice envers toi.

CALIXTE, avec colère.

Oh! tu n'aurais pas dû me dire cela!

CARLO

Ce n'est pas tout. On te vole à moi.

CALIXTE

Qui donc me volerait?

CARLO

Tous, tous, avec leurs yeux.

CALIXTE, impatiente.

Combien tu restes Italien, malgré tout.

CARLO

Comprends. Pardonne. Mon ambition, faute d'aliments généreux, tourne à la jalousie. Mes illusions évanouies s'avilissent en basses défiances. Ma mentalité brisée, sans emploi pour ma vocation, s'abaisse à scruter les secrets vulgaires de la vie quotidienne.

CALIXTE

Malade.

CARLO

Ils te voient! Ils t'admirent. Ils te convoitent, peut-être. Tu es jeune, tu rayonnes de santé, tu es attirante. Je me souviens de la séduction que ton seul aspect exerçait sur moi aux jours bénis où je fréquentais la Lumière. Ils te voient! Cette jouissance, d'autres l'éprouvent et moi je ne l'éprouverai jamais plus. Te voir! te toucher des yeux, comme mes mains touchent ton corps, tes bras, ta poitrine affolante, comme mes oreilles t'entendent parmi les mille bruits de la Nature et des hommes. Te dévorer de mes yeux, comme de mes baisers je dévore les tiens. (Il la couvre de baisers.)

CALIXTE, riant et se débattant.

Laisse, laisse. C'est très doux, mais tu me chiffonnes.

CARLO

Que tu dois être splendide, habillée ainsi! Comme j'enviais tantôt Olivier vantant ton aspect. On l'eut cru fasciné!

CALIXTE

Je t'assure, ô mon cher aveugle, ô mon passionné, que lorsque je me pare c'est surtout

pour toi, avec cette pensée : je dois l'aimer, mais aussi le consoler.

CARLO

Ainsi parlait la Guiccioli à Byron humilié de son pied bot, souffrant comme moi, comme tous ceux qui, auprès de la femme aimée, se sentent une tare visible pouvant diminuer l'amour en diminuant l'admiration.

CALIXTE

Ah ! qu'il me plaît ce souvenir d'un grand homme. Il devrait t'apaiser. Combien sur la terre ont d'analogues blessures. Accepte, accepte un sort commun à tant de tes semblables.

CARLO

Si je pouvais. Mais écoute encore ceci. En vain j'aiguise ma pensée et je m'aide de mes sens intacts pour retenir dans ma mémoire l'image fidèle de ton visage. Insensiblement, invinciblement, elle pâlit, elle s'éloigne, elle s'efface, tel un corps s'enfonçant dans la mer sans sauvetage possible. Je frissonne à la pensée qu'un jour tu ne seras plus pour moi qu'une fresque déteinte. — Mais assez de ces lamentations. Que voudrais-tu pour ce jour qu'on étiquette jour de fête ?

CALIXTE, le regardant fixement.

Je voudrais, je voudrais...

CARLO

N'achève pas. Je devine.

CALIXTE

Tu devines ?

CARLO, lentement.

Tu voudrais être aimé par qui aurait des regards...

CALIXTE

Toi, toi!

CARLO, avec une sourde colère.

Qui sait? Moi... ou un autre. Oui, être aimé par des regards, de pathétiques et beaux regards. La beauté de la femme est dans sa personne entière. La beauté de l'homme est dans ses regards.

CALIXTE

Cruel! Ingrat! Ingrat! (Olivier entre)

SCÈNE VIII

OLIVIER

Ingrat? Qui ça? On se querelle.

CALIXTE

C'est monsieur mon mari qui, pour mon bouquet de fête, me sert un rare assemblage de pensées funestes.

CARLO

Si souvent, pour moi, les occasions de joie appellent la tristesse. Il me manque ce qui procure l'illusion du bonheur.

OLIVIER

Thérèse est en bas, pimpante et bruyante, à se débarrasser au vestiaire. Est-ce à mon intention que vous l'avez invitée?

CALIXTE

Est-ce que vous vous en plaindriez?

OLIVIER

Jamais je ne me suis plaint du voisinage d'une jolie femme. Mais permettez-moi de ne pas la priser quand vous êtes là.

CARLO

Que tu es galant pour Calixte aujourd'hui. Tu vas me la gâter.

OLIVIER

Ça te contrarie?

CARLO.

Non. Mais laisse-m'en une part. (Thérèse entre.)

SCÈNE IX

THÉRÈSE, décolletée.

Bonjour, bonjour! Heureuse fête, Calixte. (Elle l'embrasse.) On croirait baiser du jasmin. Heureuse fête, Monsieur Carlo. On peut vous donner l'accolade? (Elle l'embrasse.) Vous, on croirait baiser les naseaux d'un beau cheval. Monsieur Olivier je suis votre servante.

OLIVIER, cérémonieux.

Et moi, Mademoiselle, votre inutile serviteur.

THÉRÈSE

Alors on me boude toujours? On me trouve toujours trop universellement coquette et flirteuse? On ne me pardonne pas d'avoir fait jadis la taquine et la méchante avec l'aimable garçon que vous êtes? A chaque rencontre de cérémonieux et rancuniers salamaleks?

OLIVIER

Daignez m'excuser, Mademoiselle; on est asservi à son caractère.

THÉRÈSE

Votre caractère! Des manières avec notre sexe! Mais vous passez, à juste titre, pour un papillonneur invétéré. J'en sais quelque chose du temps où vous daigniez vous occuper de moi, sans répulsion, avouez-le.

CALIXTE

Voyons, Thérèse, pas d'escarmouches. Tu sais bien que tu lui plais. Et à qui ne plairais-tu pas?

OLIVIER

Mademoiselle, permettez que je batte en retraite. L'escrime avec les femmes d'esprit nous met toujours en infériorité. (Insinuant) Il est des coups qui nous sont défendus avec elles. J'ai un cigare à achever. Carlo, veux-tu que je te promène au jardin? Il y fait une ombre exquise.

CARLO, tristement.

Oui. Conduis le pauvre aveugle.

OLIVIER, tout en allant lentement par le fond.

Ne fais pas le dégoûté. Quand on a pour collègues Homère, Démocrite, Bélisaire, Galilée, et même cette célèbre courtisane nommée La Fortune.... J'allais oublier Milton....

CARLO

Milton!.... C'est pourquoi sans doute, il a pleuré le Paradis Perdu. (Ils sortent.)

SCÈNE X

CALIXTE

Quelle manie de persiffler, de persécuter ce brave garçon.

THÉRÈSE

Brave et beau garçon et qui me plaît beaucoup. Jadis je l'ai dédaigné, tu t'en souviens, à l'époque de ton mariage. J'avais un autre amour, en tête c'est le cas de le dire car le cœur n'y était pour presque rien. Je l'ai lâché, il m'a lâchée, nous nous sommes lâchés. C'est drôle de faire une conjugaison pour exprimer qu'on se sépare. Mais aujourd'hui pour un oui, pour un non je reprendrais avec messire Olivier ce duo interrompu.

CALIXTE

Tu l'aimes?

THÉRÈSE

Ma foi, je n'en sais rien. Il me plaît considérablement. Il m'attire. Il me porte sur les nerfs. Il me fait vibrer! C'est peut-être de l'amour. T'y connais-tu toi?

CALIXTE

Oh! pour une femme mariée c'est autre chose. Il y a un appoint que tu ignores encore.

THÉRÈSE, malicieuse

Eh bien, à être franche, je voudrais que ce fût lui qui me fît connaître cet appoint... comme tu dis.

CALIXTE

Que tu es drôle et inconsidérée.

THÉRÈSE

Puisqu'ils me disent tous que c'est un de mes charmes. Au reste, entre femmes on ne se gêne plus, tu sais. Tu verras que je ramènerai ce dédaigneux. Je suis, peut-être, là-dessus plus expérimentée que toi. Veux-tu que nous tentions un match? (Lui tapotant la joue en riant.) Tu entends, ma petite?

CALIXTE.

Folle! Mais une voiture! Cette fois ce sont mes parents. (Elles vont à la porte du fond ; attente.)

SCÈNE XI

Le Père et la Mère entrent. Ils n'ont pas ôté leurs vêtements de route.

LA MÈRE

Fillette, nous voulons t'embrasser avant de nous débarrasser. Tout de suite ici sur mon cœur. Bon anniversaire de ton mariage, de notre affection et des joies que tu nous donnes. (Elle la serre dans ses bras.)

LE PÈRE

Ma bonne, ma belle Calixte! (Il l'embrasse.) Mademoiselle Thérèse excusez-moi d'avoir couru au plus pressé de mes tendresses.

THÉRÈSE

Le spectacle est si doux qu'il vaut tous les hommages.

LA MÈRE

Où est Carlo?

CALIXTE

Au jardin avec Olivier.

LE PÈRE

Allons le surprendre.

CALIXTE

Sans moi alors. Je dois être ici pour les derniers préparatifs du dîner. Vous me les ramènerez.

THÉRÈSE

Veux-tu que je reste.

CALIXTE, malicieusement.

Non. Vas retaquiner ton Olivier.

THÉRÈSE

C'est ça. Puisque son nom est l'emblême de la paix faisons-lui la guerre. (Ils sortent.)

SCÈNE XII

Calixte seule et songeuse. D'abord immobile, elle fait quelques pas et s'arrête. Un geste pour chasser une pensée importune. Olivier entre à pas furtifs.

CALIXTE, l'apercevant tout à coup.

Ah ! Que faites-vous là ? Que me voulez-vous ?

OLIVIER

Ces dames vous ont dit seule. Alors, par devoir..., par politesse mondaine...

CALIXTE

Merci. C'était bien inutile. Autant valait remplir ce devoir,... cette politesse auprès de... Thérèse.

OLIVIER

Thérèse m'est indifférente... tandis que...

CALIXTE hésitante.

Quoi ?.. Quoi ..?

OLIVIER, agité.

Je n'ose... Et pourtant une force invincible me pousse. Vous me semblez aujourd'hui si divinement belle. Tantôt déjà je me suis risqué à vous le dire. Timidement je l'avoue, mais le cœur palpitant, quoique mes paroles fussent affreusement banales... Calixte, je vous aime !

CALIXTE, stupéfaite.

Vous m'ai... Vous dites... Quelle est cette plaisanterie? Taisez-vous. Retirez-vous.

OLIVIER, saisissant sa main et avec passion.

Je ne peux pas, je ne peux pas. Ce n'est pas moi, c'est un génie, un bon ou un mauvais génie, qui, brusquement quand je vous ai sue seule, m'a saisi, m'a fait accourir, me fait dire ce que vingt fois déjà j'eus sur les lèvres. Je vous aime, je vous aime! Vous avez dû le deviner. Oh! si vous l'aviez aussi espéré, désiré. Dites-moi que vous l'avez espéré, que vous l'avez désiré; à peine, à peine, soit : rien qu'un instant, soit : comme un éclair, comme un songe furtif; mais que cet espoir, ce désir vous ont traversée. Eh! bien, me voici, l'âme débordante, et vide pourtant de tout ce qui aurait pu être résistance à ma folie.

CALIXTE

Je crois rêver!

OLIVIER

Je suis, sans trève, occupé de votre souvenir. Là, dans ma maison, au bout de votre jardin, je vous guette, le jour, la nuit surtout, regardant à vos fenêtres votre ombre qùi se meut,

devinant vos gestes, rêvant à vos beautés, vous imaginant endormie...

CALIXTE, émue.

Taisez-vous !

OLIVIER, avec emportement.

La vue de ta personne m'enivre. Je vois ton corps sous tes vêtements. Mes yeux se repaissent de toi. En un courant subtil tout ce que tu peux donner de volupté entre par mes yeux et se répand dans mes sens éperdus. Par mes yeux, entends-tu, ces yeux voraces, ces yeux brûlants, que je darde maintenant sur les tiens, ces yeux humains qui dans l'amour chavirent, qui marquent la femme possédée d'une empreinte sans laquelle jamais elle ne se sent vraiment prise et savourée, ces yeux que ton mari...

CALIXTE

Taisez-vous! taisez-vous. Ne prononcez pas ce nom. Ne soyez pas sacrilège.

OLIVIER

Le sacrilège n'est qu'une volupté plus âpre. Je te dis que tu ne connais pas, que tu n'as jamais connu, que tu ne connaîtras jamais ce délire enivrant des prunelles se mangeant, des

regards se confondant, des visages crispés et bouleversés se dévorant des yeux, des yeux, des yeux, tandis que les bouches se tourmentent de morsures...

CALIXTE, se dégageant tout à coup.

Ecoutez... Ils viennent... Ah! mon Dieu!... Partez, partez vite, vite. (Olivier, sur la pointe des pieds, fuit par la porte de gauche.)

SCÈNE XIII

CARLO entre conduit par Thérèse.

Est-ce toi, Calixte?... Pourquoi courais-tu?

CALIXTE, anxieuse.

Moi? Je ne courais pas.

CARLO

J'ai entendu quelqu'un qui s'éloignait précipitamment.

CARLO, va en tâtonnant s'asseoir auprès d'elle sur le siège que vient de quitter Olivier. Jeu montrant qu'il s'aperçoit qu'il était occupé.

Où est Olivier?

CALIXTE

N'était-il pas avec vous au jardin?

CARLO, lui prenant la main et l'approchant de son visage.

Ta peau n'a pas son parfum habituel de fraise et de feuille morte. Qu'as-tu touché?... (Avec hésitation) Ou plutôt qui t'a touchée?

CALIXTE, se levant brusquement.

Que me veux-tu? Quels fantômes surgissent dans ton cerveau?

CARLO, debout, immobile.

Oui, des fantômes. De très vilains fantômes. (Il sort lentement à gauche.)

SCÈNE XIV

THÉRÈSE, les mains sur les épaules de Calixte.

Qu'est-ce que Carlo te disait? Vous aviez tous deux un air drôle. Tu l'as encore. Je te trouve pâle. Tu es palpitante.

CALIXTE

Il tient parfois des propos si bizarres. Il

semble revenir d'un autre monde. On croirait qu'il a vu, qu'il voit des choses que nous ne voyons pas.

THÉRÈSE

Les aveugles sont comme ça. Les enfants aussi quand, s'éveillant la nuit et fixant les ténèbres, ils y aperçoivent des figures étranges ou monstrueuses. On dit que parfois ils entrevoient ainsi l'avenir.

LE VALET, sur le seuil, à gauche.

Madame est servie

LA MÈRE

Voyons, Calixte, sois à ton affaire de maîtresse de maison. Tu parais toute perdue. Olivier et Carlo sont, apparemment, déjà dans la salle à manger.

CALIXTE

Prenez place sans moi. Un étourdissement. Dès que ce sera passé j'arriverai. Laissez-moi seule... Vraiment, vous m'obligerez. (Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XV

Calixte seule s'asseoit, la tête dans les mains, méditant.

CARLO reparaît sur le seuil à gauche.

Calixte. (Elle ne bouge pas. Impérieux) Calixte.

CALIXTE, le regardant.

Eh bien! quoi?

CARLO

Viens à table.

CALIXTE, reprenant sa position.

Je n'irai pas.

CARLO

Ne te donnes, ne nous donnons pas en spectacle. Obéis.

CALIXTE

Ce m'est impossible. Des rêveries sombres me retiennent.

CARLO, s'avançant.

Est-ce moi la cause?

CALIXTE, hésitant.

Oui, toi. (Se reprenant.) Surtout toi.

CARLO

Moi. La cause... ou l'occasion?

CALIXTE, impatiente.

Plutôt l'occasion.

CARLO

Tu parles par énigme. Soit. J'admets. Comment as-tu compris ce que j'ai dit, ce que j'ai fait.

CALIXTE

Comme les actes d'un jaloux.

CARLO, suppliant.

Dis plutôt d'un aveugle... jaloux. (Humblement) Pardonne-moi. Je ne sais si j'eus tort ou raison, mais pardonne-moi. Pourquoi augmenterais-je le capital de mes misères? Des soupçons? Tâcher de savoir, tâcher de voir (Ironiquement) c'est mentir à ma profession d'aveugle? Pardonne-moi. Je veux sur ma cécité mettre une cécité nouvelle, doubler le bandeau qui me sépare du monde. Je veux avoir le bénéfice de mon infirmité.

CALIXTE, agressive.

A ton tour à parler par énigme. Que me reproches-tu ?

CARLO

C'est vrai. Qu'est-ce que je te reproche? Rien de certain. Mes propres soupçons. Mes fragiles et vagues suppositions. Des visions instinctives sans que je sache si elles révèlent le passé ou présagent le futur. Je me sens balancé parmi les incertitudes. Oui, j'eus tort, misérablement tort... Pardonne-moi.

CALIXTE

Tu es atteint d'un mal pire que celui de tes yeux. Tu es jaloux? Tu as perdu la vue des réalités et tu y substitues la vue de tes rêves. Oui, de tes rêves! Ecoute. Je te jure que je te fus fidèle, est-ce assez?

CARLO

Ah! si un tel serment s'augmentait de cet autre : je jure que je te serai fidèle! Si la fragile humanité pouvait, par la langue, fixer l'avenir. N'importe! Je te crois. J'ai tant besoin de croire que mon infortune ne s'accroîtra pas.

LA MÈRE, à la porte à gauche.

Eh bien, mes enfants, est-ce passé cet étourdissement? La cuisinière se désespère.

CALIXTE à Carlo.

Venez, grand enfant.

CARLO, sortant guidé par elle.

Merci, Calixte. Il me semble que tu rallumes des flambeaux. Merci... merci... !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SIX MOIS APRÈS

SCÈNE XVI

CALIXTE lit à haute voix pour Carlo qui, très attentivement, écoute. Elle manie ostensiblement un coupe-papier en forme de poignard.

« Nous vivions comme à travers un brouillard qui nous eut empêché de voir notre situation véritable. Nous étions pareils à deux forçats rivés à la même chaîne, qui se haïssent, qui se tourmentent, qui empoisonnent réciproquement leur vie, cherchant à se distraire de leur misère sans jamais parvenir à l'oublier. Et je maudissais mon sort, secrètement, sans en parler, mais en y pensant sans cesse. Je me croyais seul voué à cet enfer. J'ignorais en quelle proportion immense les époux y sont plongés, et que, apparemment, IL N'EN PEUT ÊTRE AUTREMENT. » (Jetant le livre.) Ah!

quelle cruelle peinture... surtout pour ceux qui peuvent s'y reconnaitre!

CARLO

C'est du roman, de l'enflure tragique. Crois-tu vraiment qu'il y en ait tant que ça? Nous, au moins, avons échappé au naufrage.

CALIXTE, nerveusement.

Oui. Nous sommes parmi les escapés. Tu en es certain, n'est-ce pas?

CARLO

Continue ta lecture. Quelle chose perverse et bizarre de se plaire à entendre le récit des malheurs d'autrui. Ce Tolstoï est si puissant quand il raconte. Puis ta voix, ta voix qui devient tremblante et fiévreuse comme si tu vivais ce que tu lis. Pour l'aveugle, la lecture et la musique sont les grandes consolatrices. Tu me les dispenses, ô bienfaitrice! Continue.

CALIXTE

Non. Cette sonate à Kreutzer, cette sonate parlée m'énerve: On pense que cela pourrait vous arriver. Sais-tu comment elle se termine?... (Brandissant le poignard.) Par la mort!.., la mort!.., la mort! (Elle jette le poignard sur la table et va vive-

ment au piano.) Je préfère chanter : c'est plus loin de la vie. (Elle chante.)

Hélas ! que je suis languissante !
Mon ami se plait loin de moi.
Peut-être il me manque de foi
Auprès d'une nouvelle amante.
Haï la li ! Haï la li !
Aurais-je perdu mon ami ?

CARLO

Que ta voix, ta douce voix est émotionnante. Il me semble qu'elle est là au piano telle qu'un être vivant et élancé, à côté de toi.

CALIXTE

C'est encore du russe. Nous sommes voués au russe ce matin, au russe mystique et mélancolique. C'est en harmonie avec ce jour palissant d'automne.

CARLO

Quatre saisons ! Quatre saisons ! Mes yeux vous ont connues jadis, ô filles changeantes du soleil. (Olivier est entré sans bruit par le fond. Calixte seul l'a vu et le regarde en chantant.)

CALIXTE, passionnément.

S'il est vrai qu'il est infidèle,
S'il doit un jour m'abandonner,
La grand' ville n'a qu'à brûler,
Je veux me brûler avec elle.
Haï la li ! Haï la li !
A quoi bon vivre sans ami ?

SCÈNE XVII

CARLO

Tu as chanté ce couplet avec plus d'émotion encore.

OLIVIER, comme s'il entrait.

Bonjour, mes amis, bonjour. De la musique, de la musique de haute émotion, *largo con gran expressione.*

CARLO

Voyez, de mes orbites flétries elle fait sortir des larmes. Qu'est-ce qui vous amène ?

OLIVIER

Mais le plaisir d'être en votre compagnie. Un célibataire et un désœuvré comme moi bénit le Sort de lui avoir octroyé une si rare aubaine et serait un triple maladroit s'il ne la cultivait pas.

CALIXTE

Voilà un propos bien égoïste. C'est pour le plaisir que vous tirez de nous que vous nous fréquentez, et non pour celui que vous pouvez nous faire ?

OLIVIER

Je l'avoue. Mais encore est-il que l'un ne dure jamais longtemps sans l'autre.

CALIXTE

C'est-à-dire que vous nous planterez-là dès que vous ne vous plairez plus ici.

OLIVIER

De même que vous me mettrez à la porte dès que je vous ennuierai. C'est une des grandes lois de la mécanique supérieure du monde. La plus belle application en est l'Amour.

CALIXTE

Alors on le fait uniquement pour le plaisir qu'on y trouve ?

OLIVIER

Absolument. Celui qu'on donne est par-dessus le marché. Les voluptueux sont, d'après moi, les plus beaux spécimens de l'humanité.

CARLO, se levant.

Il ne croit probablement pas un mot de ce qu'il dit. Si ça vous intéresse, continuez à controverser là-dessus. J'ai à causer avec notre intendant. (Il sonne. La femme de chambre paraît.) Marie, conduisez-moi.

SCÈNE XVIII

CALIXTE à Olivier

Le voici redevenu confiant. Je me souviens des soupçons qui l'angoissaient, il y a quelques mois, lors de ce dîner d'anniversaire. (Elle écoute.) La salle à manger est traversée, il entre dans son cabinet. Bon, la porte se ferme. (Se jetant aux bras d'Olivier). Ah ! mon ami, mon cœur, mon amant (long embrassement). Vite, vite, des baisers, de rapides caresses, en attendant la nuit, nos nuits, là, dans ma chambre.

OLIVIER, passionnément.

Ta chambre fortunée où, pour la première fois, j'ai joui de ta beauté et de ton amour.

CALIXTE

Il peut revenir de son pas feutré d'aveugle, il

peut revenir, seul en se tenant aux meubles dans cette maison qui lui est familière. Vite, vite l'ivressse de me sentir serrée contre toi. Ta poitrine, tes lèvres! (Inquiète, écoutant). Gare! gare! il revient. Pars, je serai sans doute seule tantôt. Tu regarderas cette fenêtre : si le store est tout à fait levé, rejoins-moi. Pars, pars. (Olivier sort par la porte du fond.)

CARLO, rentrant.

L'Intendant n'était pas là. Il y avait des lettres, mais Marie ânonne trop en me les lisant.

CALIXTE

Olivier est parti.

CARLO

Si vite. Pourquoi?

CALIXTE, nerveuse.

Mais je ne sais. Je ne suis pas sa confidente.

CARLO

Tant mieux. Je puis ainsi te dire tout de suite combien il m'a choqué avec son donjuanisme et ses théories sur l'Amour. Tu m'as plu en le rétorquant. Tu es la femme forte, Calixte,

tu es la compagne chaste et fidèle, l'honneur de la maison, la gloire de son époux.

CALIXTE, avec impatience.

Epargne-moi. On étouffe les gens avec des fleurs aussi bien qu'avec des oreillers. Je fais mon devoir, voilà tout.

CARLO

Ton devoir, rien que ton devoir. Quelle froide formule. Pourquoi ne pas me dire que tu as de la joie à me vouloir heureux.

CALIXTE

Mais oui je te veux heureux. Je t'ai épousé pour ça. Je l'ai prouvé par... mon sacrifice.

CARLO

Ton sacrifice. Ah! l'horrible mot! Je l'attendais, je le redoutais comme le condamné le coup de grâce. Tu l'enfonces en poignard dans mon cœur.

CALIXTE, méchante.

Est-ce que ton accès te reprend?

CARLO

Mon accès! Sache que mon mal ne me quitte pas, mon affreux mal, non plus de jalousie, peut-être, mais de ton détachement que je sens lentement et impitoyablement s'accomplir jusqu'au jour où l'affection que tu m'enlèves ira, sans doute, s'abattre sur un autre. Tu deviens un créancier, un créancier qui transforme l'apparent service de son prêt en la persécution de son débiteur à qui incessamment il rappelle sa dette, d'autant plus pressant et cruel qu'il sait qu'elle ne pourra être remboursée. Je dissimulais, je me contraignais, j'essayais d'étouffer mes pressentiments. Tu viens de leur donner un élan irrésistible. (Avec angoisse.) Tu ne m'aimes plus! Tu ne m'aimes plus! (Il sort en chancelant par la gauche.)

CALIXTE seule, allant et venant.

Insupportable logique des événements même secrets. Germination infaillible des actes humains. On va à leurs conséquences comme la pierre qui roule sur une pente va à l'abîme.

SCÈNE XIX

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant par la droite.

Que madame m'excuse. J'étais là à ma

besogne dans sa chambre à coucher. Involontairement j'ai entendu. Monsieur parlait si fort.

CALIXTE, brutale.

Eh bien, après ? Cela vous regarde-t-il ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Non. Mais comme je suis très dévouée à Madame que je sers depuis son mariage, fidèlement je crois, je voudrais informer Madame d'une circonstance qui se rattache peut-être à la... à la... conversation que Madame vient d'avoir avec Monsieur.

CALIXTE

Des racontars, des potins de domestique apparemment. Ne vous en donnez pas la peine. Laissez-moi.

LA FEMME DE CHAMBRE

Que Madame soit persuadée que ça en vaut la peine.

CALIXTE

Soit, parlez. Faites vite.

LA FEMME DE CHAMBRE

Il y a quelques jours, pendant que Madame

était en courses, Monsieur m'a fait appeler et m'a demandé quelles personnes venaient ici quand il était sorti.

CALIXTE

Qu'y a-t-il à cela ? Qu'avez-vous répondu ?

LA FEMME DE CHAMBRE

C'est que Monsieur demandait cela avec un air si singulier, que j'ai cru... enfin, comment dirais-je, que j'ai cru des choses... Aussi j'ai répondu qu'il ne venait personne.

CALIXTE

Vous auriez pu répondre la vérité.

LA FEMME DE CHAMBRE

J'en demande pardon à Madame. J'avais pensé que, peut-être, Madame aurait désiré que les visites de Monsieur Olivier...

CALIXTE, irritée.

Vous êtes une triple sotte et vos suppositions sont impertinentes. Retirez-vous.

LA FEMME DE CHAMBRE, interloquée.

Je croyais rendre service... (Elle sort à droite.)

SCÈNE XX

CALIXTE, seule.

On dirait que les nuages s'amoncèlent. A quels désastres suis-je entraînée? Ah! cette séduction, cette séduction inexorable de mes sens et de mon imagination, ce besoin de goûter l'inconnu, cette fragilité devant la caverne où l'on croit que la vie recelle des secrets et des enchantements qu'on ne peut se résigner à perdre. La curiosité fatale des sensations non encore éprouvées. Et le saccage immédiat dans la pureté de l'existence et dans la conscience. Moi si fière de mon intégrité de corps et d'âme, moi revêtue de cette beauté d'être, pour lui, à la fois l'épouse fidèle, la sœur attentive, la maîtresse savoureuse, la mère infatigable, être devenue sensuelle autant qu'une courtisane, dissimulatrice autant que le mensonge, peureuse, méchante, cynique. Et pourquoi? Pour l'amour de ce voluptueux qui me rive à lui par la jouissance. Comme il a raison de dire qu'en amour c'est le plaisir qui est l'appât, qui est le but, qui est le commencement et la fin, qui est tout. O misère!

SCÈNE XXI

LA MÈRE

C'est comme ça que tu m'attends pour sortir ! Pas même habillée.

CALIXTE, résolue.

Je ne sortirai pas.

LA MÈRE

Que la voilà défaite et agitée. Y a-t-il tempête dans le ménage ? J'ai croisé ton mari. Il sortait avec son intendant. Celui-ci l'a averti de ma présence. Mon beau gendre ne m'a pas saluée.

CALIXTE

Ça ne va pas. Ça ne va plus. Aujourd'hui il y eut une crise violente.

LA MÈRE

Pourquoi ? J'en demeure stupide.

CALIXTE

Je n'en sais rien.

LA MÈRE

Si toi, sa femme, tu n'en sais rien...

CALIXTE

Des manies, des lubies. Que veux-tu, un aveugle !

LA MÈRE

Un aveugle ? Regretterais-tu ? Te souviens-tu combien nous t'avons mise en garde ?

CALIXTE

Oui. Je trouvais ça beau ! Dévouement ! Sacrifice ! Les vertus séduisantes mais difficiles à prolonger. Des mots, des mots ! Puis je l'aimais. Du moins je l'avais aimé et, par force acquise, mon émoi, mon goût pour lui me tenaient.

LE MÈRE

Ne l'aimerais-tu plus ?

CALIXTE

Mais si, mais si. Autrement, voilà tout. Lui voudrait que ce fût toujours de même. Alors malentendu, désaccord et le reste.

LA MÈRE

Voilà l'aboutissement, hélas ! C'était inévitable.

CALIXTE, avec vivacité.

Un infirme, un malade, un disgracié, un mutilé, un estropié, que sais-je ! Un faible, UN VAINCU comme il le répète à satiété. Perdant les yeux de son corps, il semble qu'il ait perdu les yeux de son intelligence. Ne voyant pas la réalité il y substitue un monde imaginaire. Il exagère, il extravague. Et j'en suis la victime.

LA MÈRE, hésitante,

Mais toi ?... N'as-tu rien à te reprocher...? Du déjà fait?... Ou... en projet ?

CALIXTE, haussant les épaules.

Quelle question ?... Puis, s'il y avait du « déjà fait » comme tu dis, ou du « projet », t'imagines-tu que je t'en ferais part ? N'insiste pas... et que nos destinées s'accomplissent, comme disent les Musulmans. (Se levant.) Au revoir.

LA MÈRE

Au revoir, mon enfant, ma pauvre enfant. (Elle sort.)

SCÈNE XXII

CALIXTE, seule, réfléchit, regarde la fenêtre, hésite, puis va délibérément lever le store.

Oui, que les destinées s'accomplissent! (Elle attend en regardant la porte du fond. Bientôt Olivier apparaît sur le seuil.)

CALIXTE

Entre. Allons, entre.

OLIVIER, s'approchant.

Tu es seule? Rien à craindre?

CALIXTE

Rien, poltron. Le store levé te l'a signifié. Mais ça se gâte.

OLIVIER

Que t'a-t-il dit après mon départ?

CALIXTE

Une scène? Des scènes! Après lui ma mère. Jusqu'à la femme de chambre qui s'en mêle. Les vulgarités, les profanations des tiers, des imbéciles pour qui un amour, ses beautés,

sa grandeur, ses douceurs, ses enivrements sont matière à commérages, à reproches, à querelles, à bons avis ridicules, à conseils niais. Comme si tout ce bagage comptait pour la passion et ses fougues!

OLIVIER

Alors des ennuis? Des soupçons?... Des dangers?

CALIXTE

Oui, tout ça! Des ennuis, comme tu dis. Des dangers, comme tu dis. (Résolument et en face.) Aurais-tu peur?

OLIVIER

Non. Mais pourtant...

CALIXTE

Il te faut, sans doute, l'amour confortable? Tu n'es pas fait pour le tragique? Eh bien moi je veux te conserver, même si le tragique fait son entrée. Tu m'as habilement entraînée dans une mer que tu espérais calme, agréable et sûre. Nous voici parmi les récifs. Tu y resteras avec moi.

OLIVIER

Quel ton de commandement!

CALIXTE

Oui, je commande et j'en ai le droit, j'en ai la volonté. L'amour, as-tu dit, c'est le plaisir voluptueux. Tu m'as convertie à cette belle théorie. Je suis ivre désormais de ce plaisir-là. Il me faut du plaisir, y eût-il des périls, surtout s'il y a du péril, fût-ce péril de mort. Je veux trembler pour de bon. Expert et raffiné, tu fus le premier à me le donner complet, désordonné, à m'en rendre insatiable. (Le secouant.) Je ne te lâcherai pas!

OLIVIER

Deviens-tu folle?

CALIXTE

Non, je reste amoureuse! C'est mieux ou c'est pire. Gare à toi! (Au dehors, la voix de Carlo.) Chut, voici le danger. Voici Othello. Cache-toi.

OLIVIER, effaré.

Où? Où?

CALIXTE

Là, derrière ce rideau. Bêtement derrière ce rideau. (Olivier se dissimule derrière une des portières de droite. Carlo entre lentement.)

SCÈNE XXIII

CALIXTE, doucereuse.

Déjà de retour ?

CARLO

Je ne savais supporter le poids de notre dispute et le remords de mes duretés pour toi.

CALIXTE, la voix câline.

Vilain jaloux. Penses aux paroles de Shakespeare : « La jalousie, ce monstre aux yeux verts, qui se ronge lui-même en déchirant les autres. » (Lui prenant la tête entre les mains.) Alors tu crois que je ne t'aime plus, que j'en aime un autre ? (Elle s'appuie contre lui.)

CARLO, l'entourant de ses bras.

Chère, trois fois chère, il me semble que j'étreins un trésor.

CALIXTE, insinuante.

Nous sommes mal ici dans ce grand hall ouvert à tout venant. Allons ailleurs, veux-tu, pour que la tendresse, cette fée compatissante,

fasse évaporer les dernières brumes de nos dissentiments? Viens dans ma chambre,.... viens! (Elle l'attire vers la porte à droite.)

CARLO, se laissant entraîner.

Syrène, douce amie, joie de mes mains et de mes lèvres. Ah! que ne puis-je dire joie de mes yeux!

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

QUELQUES JOURS APRÈS

Le soir. Eclairage électrique.
Sur la table une lampe.

SCÈNE XXIV

CARLO, *seul, assis.*

« Où sont les remèdes qui soulagent les souffrances de l'âme, arrachent de la mémoire un chagrin enraciné, effacent du cerveau l'empreinte des douleurs qui l'assiègent, et, avec l'aide bienfaisante d'un élixir d'oubli, débarrassent le cœur du poids dangereux qui l'oppresse? » Shakespeare! A la fois cruelles et apaisantes ces phrases qui déplient mes intimes misères! Quel mystère dépose une consolation dans tout ce qui est revêtu de beauté? Être retombé, malgré tout, dans mes doutes. N'y pouvoir rien par ma volonté, cette force mystificatoire qui n'est qu'un mécanisme mis en

fonction par les hasards sarcastiques du monde. Le Temps qui, même quand il ne guérit pas soulage, élargit ma plaie et exaspère ma souffrance. Me croire le jouet de trahisons et de ruses que, peut-être, un seul instant de vraie vue de mes yeux dissiperait; oui, rien qu'un relèvement de paupières sur des prunelles saines et attentives. Sentir de plus en plus la navrante attitude de l'invalide, du vaincu, qu'inflige, même à un cœur vaillant, une infirmité permanente, une tare humaine incurable. Ce fut sans doute le secret de la mélancolie majestueusement irritée de Beethoven devenu sourd. Hélas!

SCÈNE XXV

LE PÈRE, entrant, le contemplant.

Bonjour, Carlo. Te voilà de nouveau dans tes misanthropies... dans ton hypocondrie?

CARLO

Que veux-tu, père. Il y a des aveugles gais, il y a des aveugles tristes, comme il y a des gras et des maigres. Je suis de la catégorie des tristes. J'ai l'effroi de la vie que je sens roder autour de moi.

LE PÈRE

Mais tu ne fus pas toujours ainsi. Durant les premiers temps de ton mariage, privé de la lumière du jour tu semblais rayonner de lumière intérieure.

CARLO

La lune de miel de la Cécité. Je ne connaissais pas encore la sinistre monotonie de cette nuit sans fin. Je n'avais pas encore épuisé ce que je nommais « le pittoresque » de mon nouvel état. Il me semblait que je ne faisais que prolonger, avec moins d'effort, les heures de méditation où, pour mieux creuser les secrets de la Nature, fermant les yeux avec obstination, jadis je me plongeais dans la nuit noire cérébrale que Descartes recommande aux chercheurs d'Inconnu.

LE PÈRE

N'y a-t-il pas autre chose qui te ronge? Je te sens inquiet. Je te vois écouteur, fureteur, comme si tu avais à découvrir quelque conspiration. Tu fais des questions bizarres. Tu t'irrites aisément. Tu as des allures défiantes, incrédules. Tu dois avoir un autre motif que ces raisons vagues. Ta femme, Calixte, est-elle en jeu?

CARLO

Laissons Calixte.

LE PÈRE

Mais non, je veux savoir, puisque, peut-être, je puis guérir. C'est mon enfant, que diable! Si tu la chagrines mal à propos, j'entends la protéger. Si c'est elle qui a des torts, j'entends la corriger.

CARLO

Des torts? A-t-on des torts quand on est simplement la proie des vicissitudes humaines, quand, dans ses sentiments, on subit, sans les chercher, en y résistant même, les changements que la « maternelle » Nature se fait une joie de nous infliger? La Providence attentive m'a, sans raison, sans justice, rendu aveugle. Pourquoi s'arrêterait-elle en si beau chemin et n'ajouterait-elle pas quelques agréments nouveaux à cette bienfaisante besogne?

LE PÈRE

Tu ricanes, tu es malheureux.

CARLO

L'Ironie libère les cœurs trop gonflés d'amertume.

LE PÈRE

Il est dans ta vie des contradictions que je m'explique mal et qui me poignent. Tantôt tu as pour Calixte les dévotions d'un croyant pour son idole, les ferveurs d'un cœur éperdument épris. Tantôt, brusquement, tu deviens pour elle presque brutal, tu as des mots persiffleurs et à double entente.

CARLO

Elle-même n'est-elle pas tantôt débordante d'une allégresse sans cause, ou dont elle cache la cause, tantôt étrangement mélancolique et silencieuse? Depuis des mois, depuis notre anniversaire, n'est-ce pas le singulier spectacle qu'elle donne? A cela je pense, oui je pense, et je médite, et je cherche.

LE PÈRE

Et que trouves-tu?

CARLO, se levant, d'une voix violente.

Je trouve qu'elle ne m'aime plus!

LE PÈRE, avec surprise.

Et pourquoi ne t'aimerait-elle plus?

CARLO

Parce que... parce que... (à voix sombre) elle en aime, peut-être, un autre !

LE PÈRE, avec emportement.

Malheureux fou, oh ! combien plus aveugle que tu ne le parais !

CARLO

J'ai dit « peut-être ». Je ne suis pas certain. Des suppositions, des indices, rien de plus... jusqu'ici. Quand une idée fixe s'est logée aux profondeurs de l'âme, un travail, un dangereux et souvent illusoire travail s'accomplit, je le sais, groupant avec ténacité, avec une régularité de cristallisation, des éléments fragiles, futiles qui, perfidement, surgissent comme à plaisir. (D'un air soupçonneux) Cette allégresse de vie qui lui est survenue tout à coup, sans aucun événement extérieur visible pour nous, cette joie chantante d'existence à source mystérieuse, ne te suggère-t-elle rien ? Elle était grave en ses actes et ses pensées, dévouée avec simplicité, courageuse avec dignité, pour moi d'une douceur patiente admirable, d'une abnégation de sainte. Et voilà qu'un jour tout change en je ne sais quelle nervosité exubérante, en un besoin de crier, sans le révéler, un bonheur caché,

en une bruyance de fantaisie qui semble correspondre à un enivrement du cœur. Vraiment, ça ne te suggère rien?

LE PÈRE, avec arrogance.

Ah! ça, veux-tu dire qu'elle a un amant?

CARLO, avec impatience.

Mais non. Tout au plus qu'elle a un amour. Un amant! Comment l'aurais-je pu voir, moi l'homme sans yeux, et le mari par-dessus le marché, si vous qui avez des yeux n'en apercevez rien.

LE PÈRE

Pourquoi, alors, ce trouble dans ton esprit? Décidément c'est de la démence.

CARLO

Pas assez pour la certitude, mais assez pour la vraisemblance. Pause.) Je crois que je préférerais la certitude.

LE PÈRE

Ah! mon garçon que je te plains!

CARLO, soudain attentif.

Chut! voici qu'elle vient.

LE PÈRE

Je n'entends rien.

CARLO, se touchant l'oreille.

Oui, mais ces oreilles d'aveugle.

SCÈNE XXVI

CALIXTE, entrant par le fond, remarquant leur émotion.

En grande conversation? En complot, peut-être. Je reviens de chez notre voisine malade. Vieillesse et maladie. Quel lugubre soir que celui de la vie! Et nous faisons tout, pourtant, pour essayer de parvenir à ce misérable aboutissement. Je suis fatiguée... et morose, très morose. (Elle ôte son chapeau et son manteau et s'assied.)

LE PÈRE

Si l'entente entre époux est faite de la communauté des sentiments, tu tombes à pic. Carlo vient de me tenir des discours désolés. Tâchez de vous remonter l'un l'autre. (Cordialement.) Vous avez pour cela des moyens qui me manquent. Mes enfants, je vous quitte. Il est bientôt onze heures. La nuit est sans lune. Au revoir. A des jours plus sereins. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XXVII

CARLO, grave.

Tu as du chagrin, Calixte?

CALIXTE, froidement.

Oui, j'ai du chagrin. Et mieux que du chagrin.

CARLO

Peut-on savoir lequel?

CALIXTE

Oh! ce n'est intéressant que pour moi.

CARLO

J'ai remarqué que depuis quelques jours ton âme semble douloureuse. Avant, tu étais satisfaite, rieuse, heureuse. Que t'arrive-t-il?

CALIXTE, toujours froide et préoccupée.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Les actions des hommes non plus.

CARLO

Que veux-tu dire? Je ne suis pas un devin. Tu m'affliges.

CALIXTE

N'insiste pas. Si je le disais, je t'affligerais plus encore. (*Elle fait sournoisement à l'Aveugle un geste de méprisante pitié.*)

CARLO

Calixte, Calixte, qui t'as ainsi changée! Où est le magnanime amour dont mon cœur est avide? C'est une fleur tombant pétale par pétale, un beau cygne blessé qu'un sort brutal dénude plume à plume en attendant la mort. Ah! que je répète ce cri de désespérance que me souffle constamment le bourdonnement des événements qui m'enveloppent : ELLE NE M'AIME PLUS !

CALIXTE

Tu m'impatientes avec ce refrain lugubre. Je t'aime encore, sceptique, incrédule... La manière seule a, peut-être, changé.

CARLO

Oui, la manière, cruelle, indifférente. Je me souviens et je compare. Oh! ces premières nuits de notre union quand, me recevant dans

tes bras et m'opprimant sur ton sein, tu frémissais longuement, heureuse de te donner! Maintenant, tu te livres froide et comme résignée. Il me semble étreindre un corps sans âme, une captive sans amour. Sous ta surface en fleur un abîme est caché. Tu tiens ta grandeur de ce que ma folie ajoute d'Idéal à tes dehors menteurs. Oh! le noir nectar de nos amours défunts!

CALIXTE

Rêveur, poëte qui voudrais que tous les romans n'eussent qu'un chapitre.

CARLO, avec désespoir.

Tu es impitoyable. Tu n'es plus seulement sans amour, c'est l'aversion qui habite en toi, ce sera bientôt la haine. Quel est le démon qui t'a soumis à sa puissance?

CALIXTE, froide et aux écoutes.

Attention! Voici Thérèse.

CARLO

Personne! Je ne veux voir personne! (Il va pour sortir à gauche.)

SCÈNE XXVIII

THÉRÈSE

Vous vous en allez quand j'arrive, Monsieur Carlo. (Il ne répond pas et sort.) Gentil tout juste ton cher époux. — J'entre un instant, Virginie m'attend à la grille. Je sors de dîner chez la Générale. J'ai vu tes lumières. C'est vrai, tu sais, qu'il tourne à l'ours, ton Carlo, et mal léché encore.

CALIXTE, découragée.

Les conversations avec un mari ne sont pas toujours commodes, tu peux m'en croire. Tourne dix fois la langue dans ta bouche avant de dire oui, mon enfant.

THÉRÈSE

Le conseil vient à point. C'est une confidence qui m'amène. Olivier...

CALIXTE, tout à coup attentive.

Olivier? Qu'est-ce qu'il fait dans ton histoire?

THÉRÈSE

Il était à côté de moi à table. Il nous a recon-

duites. Je le quitte à l'instant. Tu ne l'as plus vu en ces derniers temps?

CALIXTE

Non, en effet, il nous néglige. Comment sais-tu ?

THÉRÈSE

Il me l'a dit lui-même.

CALIXTE, agitée.

Et à quelle occasion ?

THÉRÈSE

Voici. Figure-toi que depuis peu il a recommencé à me faire la cour.

CALIXTE, brusquement.

Tu dis ?

THÉRÈSE

Je dis que ce beau galantin a recommencé à me faire la cour.

CALIXTE, avec animation.

Pour rire, pour se distraire, pour fleureter ?

THÉRÈSE

Non, non, non! Sérieusement, assidûment, passionnément, avec accompagnement de toutes sortes de serments (riant) et même d'attouchements. Il fera sa demande quant il me plaira.

CALIXTE, vivement.

Mais jadis tu le dédaignais, tu t'en moquais, tu l'éconduisais.

THÉRÈSE

Il prétend que c'est ça surtout qui l'a séduit.

CALIXTE

Mais toi?

THÉRÈSE

Il me plaît. Je suis prête. Il est beau garçon, causeur original, élégant, riche, fort amoureux, très recherché. Que peut souhaiter de mieux une fille de vingt-quatre ans qui trouve que si en amour il y a un temps pour les paroles, il y en a aussi un pour les actes,... et qu'il est dangereux, ...agaçant de trop le retarder?

CALIXTE, véhémente.

Mais c'est un coureur, un enjoleur, un désœuvré, un débauché, un égoïste. Il te trompera.

THÉRÈSE, avec calme.

Eh! bien, je le tromperai aussi.

CALIXTE, hors d'elle-même.

C'est un lâche, un infâme!

THÉRÈSE, étonnée.

Qu'est-ce qui te prend? Pourquoi t'agiter ainsi? Tu me bouleverses.

CALIXTE, se reprenant.

C'est vrai. Je ne le sais pas moi-même. Une colère, une indignation en pensant que la charmante petite femme que tu es pourrait tomber entre les griffes de ce monstre. Ne fais pas ça, ne fais pas cette sottise! Avertie comme tu es, tu serais sans excuse, Diffère, réfléchis, (Soupirant longuement) Va, laisse-moi, je suis éreintée; puis la tête aussi qui me tourne; j'étouffe. Reviens demain, nous recauserons, tu verras plus clair. La reconduisant presque de force au fond) Va, va, au revoir.

SCÈNE XXIX

CALIXTE, seule, égarée, les mains dans les cheveux.

Voilà le secret de sa désertion, de mon aban-

don. Il en a assez de mon amour tourmenté. Il lui faut, comme il dit, un amour confortable, un amour capitonnant son existence stérile, un amour sans ennuis, un amour sans péril. Le lâche, le triple lâche! Il quitte la fauve que je suis pour aller nicher avec cette poupée. C'est pour cet Adonis de boudoir que j'aurai sali ma vie, ma noble vie d'héroïsme, me vouant à soutenir, à consoler un mutilé du travail, un soldat malheureux de la science! Oh! le malfaiteur, le brigand qui a dévasté tout ce qui en moi était pur, glorieux, tout ce qui me faisait grande et respectée! Me voici avilie et répugnante à moi-même. Oh! Oh! Oh! (Elle sanglote.) Et pourtant à la seule pensée de le perdre, de le voir prodiguer à une autre les jouissances dont il m'a gorgée, de ne plus sentir sur moi ses regards fascinateurs, je défaille et comprends l'impossible! Je n'admets pas, je n'admettrai pas! Je veux combattre, je veux vaincre... ou, s'il le faut, tuer! Que je le voie, que je le voie, que je lui parle, quand je devrais le poursuivre comme une louve, quand je devrais m'accrocher à ses vêtements. (Elle va à la table, et fièvreusement écrit, puis déchire et recommence. A la porte de gauche apparaît Carlo qui écoute le grincement de la plume sur le papier. Attente.)

CARLO

Que fais-tu là, Calixte, si tard?

CALIXTE maladroitement glisse, avec un bruit de papier froissé, la lettre dans son corsage. D'une voix tremblante.

Pour ne pas m'endormir, je lisais.

CARLO, s'approchant d'elle, résolument.

Tu mens! Tu écrivais.

CALIXTE, se levant en grand trouble.

Non... non...

CARLO

Tu mens, te dis-je. Ta voix tremble. Tu écrivais. Je le sais comme si je l'avais vu. Mon ouie, mon ouie, terrible pour moi-même et les autres l'a entendu. (Il tâtonne et la saisit aux poignets) Donne-moi la lettre.

CALIXTE

Je n'ai rien. Lâche-moi.

CARLO

Tu n'as rien? (Brusquement il lui arrache le corsage et brandit la lettre.) Te voilà prise! Enfin! (Il réfléchit un instant. Puis, le bras tendu vers la porte de droite, impérieusement) Dans ta chambre. (Chancelante, elle s'y dirige, il la pousse. Elle entre. Il ferme à

clef. Il revient, tâtonnant, à la cheminée, regarde la lettre comme s'il pouvait la lire, il cherche le bouton et sonne. Attente.)

SCÈNE XXX

LA FEMME DE CHAMBRE entrant par la gauche.

Madame a besoin de moi ?

CARLO, d'une voix indifférente.

Non, elle est couchée. C'est pour moi. Viens ici. (Elle s'approche.) Lis-moi cette lettre. (Il la lui met sous les yeux.) A voix basse. Tu pourrais éveiller madame.

LA FEMME DE CHAMBRE

Pardon, mais Monsieur la tient à l'envers. (Il la retourne; elle lit en ânonnant) :

Mon amour,

« Je suis inquiète, ne t'ayant pas vu depuis tantde jours. Qu'est-ce qui t'arrive pour me priver du doux bonheur de t'avoir sur mon cœur ? Trois fois je t'ai attendu en vain pour nos nuits délicieuses. Trois fois pourtant j'avais mis, comme convenu, la lampe à la fenêtre du Hall. »

CARLO, la voix frémissante.

Il n'y a rien de plus ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Rien de plus. Monsieur désire que je le reconduise dans sa chambre?

CARLO

Plus tard. J'ai encore à faire. Rentre chez toi. (Elle va pour sortir.) Éteins l'électricité, la lampe me suffit. (Elle éteint.) Va-t-en. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE XXXI.

CARLO, désemparé.

J'étais le plus faible. Je suis le vaincu! (Se reprenant.) Pas encore! Quel besoin de revanche, quelle vision sanguinaire me traverse le cerveau! (En tâtonnant, il prend la lampe sur la table et la met à la fenêtre de droite.) Est-ce qu'elle brûle? Oui, j'en sens la chaleur sur la main... Est-ce bien la fenêtre criminelle?... Et si, cette fois encore, il ne venait pas? (Ricaneur) C'est peu probable puisqu'il ne s'agit plus d'aller au bonheur mais à la catastrophe. Puis la perspective d'une volupté immédiate attire les sensuels de sa sorte comme le lard attire les rats. La nuit surtout. Canaglia! — Le piège est tendu. Au petit bonheur.... Ce serait l'instant d'avoir la force de Samson, encore un

collègue aux yeux crevés... C'est étonnant, mon calme. (Il se dissimule près de la porte de la chambre de Calixte. Attente.) Le voici... (Il éteint la lampe.)

SCÈNE XXXII

OLIVIER entre furtivement par la porte du fond. Il va vers la chambre de Calixte.

Calixte?... Calixte?... (Il touche dans l'obscurité Carlo venu au devant de lui et le prend dans ses bras.) Ma chérie (Carlo, brusquement le saisit à son tour.) Ah!...

OLIVIER

Quoi? Qui?

CARLO

Ah! voleur, je te tiens!

OLIVIER, se débattant, pousse Carlo vers la table et l'y renverse. Carlo trouve sous sa main le coupe-papier poignard et le brandit.

Ah! malheureux, tu veux me frapper!

CALIXTE, à l'intérieur, frappant violemment sur la porte.

Au secours! Au secours!

CARLO, exaspéré, aux prises avec Olivier.

Je veux ta vie! Je veux ta vie!

CALIXTE

Grâce! grâce! pitié!

CARLO, cherchant à frapper Olivier avec le poignard.

Trouver la place où te frapper à mort? Où sont mes yeux? Avoir mes yeux!

OLIVIER

Traître!... Assassin!...

CARLO, frénétique.

Il faut que, de ma main, tu meures à deux pas d'elle, à deux pas du lit où, me raillant, vous m'avez joué et déshonoré. (Il cherche toujours à l'atteindre.)

OLIVIER, lui arrache l'arme et en le repoussant la lui enfonce dans la poitrine.

Ciel! je l'ai touché. Serait-ce le salaire de son guet-à-pens? (Il demeure immobile dans l'épouvante, les yeux hagards.)

LA FEMME DE CHAMBRE, accourant par la gauche.

Madame, Madame, que fait-on à Madame? (Elle ouvre la porte de la chambre où est enfermée Calixte.)

CALIXTE, faisant irruption.

De la lumière, de la lumière ! (Elle ouvre l'électricité.)

CARLO, trébuchant, serrant des deux mains sa blessure, tombe dans un fauteuil.

Il m'a tué !

CALIXTE, se jetant à ses genoux, lui prenant les mains.

Carlo ! Mon Carlo.

CARLO

C'était écrit ! Le mutilé était le plus faible !... Carlo Salvani devait être vaincu !... Je dépensais ma misérable vie goutte à goutte. La voici... grâce au Sort... vidée d'un seul coup. (Il meurt.)

RIDEAU

FIN

TABLE



Théatre d'Edmond Picard en ordre systématique

Discours sur le Renouveau au Théatre.

Désespérance de Faust, Prologue pour le théâtre en 1 acte, en vers. — Frontispice d'Odilon Redon, gravé par Louise Danse.

La Joyeuse Entrée de Charles-le-Téméraire, Drame historique en 7 tableaux. — Frontispice par Louise Danse d'après un portrait du Téméraire.

Jéricho, Comédie-drame en 3 actes.

Fatigue de Vivre, Comédie-drame en 4 actes.

Psukè, Dialogue pour le théâtre en 1 acte. — Frontispice par Louise Danse.

Le Juré, Monodrame en 5 actes. — Préface sur le *Monodrame*, et sur le *Fantastique réel*. — Frontispice d'Odilon Redon, gravé par Louise Danse.

Ambidextre Journaliste, Comédie-drame en cinq époques. — Frontispice par Louise Danse. — Prix triennal belge de Littérature dramatique.

Trimouillat et Méliodon ou La Divine Amitié! Vaudeville satirique en 1 acte. — Deux illustrations en couleurs d'Henry Degroux.

Le Mutilé (Carlo Salvani), Comédie-drame en 4 actes. — Adaptation au Théatre d'Idée du drame Italien Il Cieco, de Francesco Bernardini. — Portrait d'après la peinture d'Auguste Levêque.
